

FEUILLETON

CONFESSEONS
D'UN OUVRIER

(suite)

V

Nous y arrivâmes et il fit encore une dizaine de pas sans parler ; je ne pus attendre davantage.

— Au nom de Dieu ! Mauricet, que vous a dit l'oculiste ? demandai-je avec angoisse.

Il se retourna de mon côté.

— Ce qu'il m'a dit ? tu t'en doutes bien, reprit-il brusquement ; il croit que la mère Madeleine est en train de devenir aveugle.

Je jetai un cri ; mais il continua presque en s'emportant :

— Allons, tonnerre ! il ne s'agit pas de pousser des hélas ! causons tranquillement comme des hommes.

— Aveugle ! répétais-je, et que deviendra-t-elle. Comment lui trouver une compagnie ? Qui la soignera !

Ah ! voilà ! dit Mauricet ; il est clair qu'il faut prendre un parti, et c'est pour quoi je t'ai parlé de la chose. Une vieille femme aveugle sera une rude charge pour un jeune gars ; c'est à toi de voir si tu la trouves trop lourde.

Je le regardai d'un air qui lui prouva que je ne comprenais pas.

Eh bien oui, oui, continua-t-il, en répondant à ma physionomie, tu peux t'en décharger si le cœur t'en dit. Il y a des retraites pour les pauvres gens incurables !

— Où cela ?

— A l'hospice.

Vous voulez que je mette ma mère avec les mendiants ? m'écriai-je.

— Parbleu ! vas-tu pas faire le sénateur, dit Mauricet sans me regarder ; il y en a de plus huppées que Madeleine, de vraies dames qui ont eu laquais et équipages.

— Alors, c'est qu'elles n'ont pas de fils ! repris-je.

— C'est à savoir, continua le maçon, en pliant les épaules, les fils ne sont pas plus

Ici Mauricet, qui ne m'avait point encore regardé, se tourna vivement de mon côté et me prit les deux mains.

— Tu es un vrai bon ouvrier ! s'écria-t-il tout épanoui ; j'ai voulu voir ce que tu avais là et si les fondations étaient solides ; maintenant je suis content. Au diable la frime ! causons à cœur ouvert.

— Mais l'oculiste pense-t-il réellement qu'il n'y ait aucun remède ? demandai-je.

— C'est son opinion, répondit Mauricet ; cependant, comme je le quittais, il a dit qu'il restait peut-être espoir d'enrayer le mal si la bonne femme pouvait vivre à la campagne, avec de l'air à discréption et de la verdure sous les yeux.

Je l'interrompis en m'écriant que je l'y enverrais...

— Ça sera difficile, objecta Mauricet ; en vivant séparés, vous dépenserez quasiment le double, et j'ai peur que les cordons de ta bourse ne soient moins longs que tes bons désirs.

Mais l'espérance incertaine donnée par le médecin me préoccupant pardessus tout, je me mis à chercher avec Mauricet quelque expédient pour tenter ce dernier moyen. Il se rappela enfin une *payse*, la mère Rivoiu, établie près de Lonjumeau, et chez laquelle Madeleine pouvait trouver peut-être, sans beaucoup de frais, la vie et les soins dont elle avait besoin. Il lui fit écrire et reçut une réponse telle que nous pouvions la désirer.

Restait à faire consentir la malade elle-même. Il fallut, pour cela, que Mauricet appuyât mes prières de toute son éloquence. La chère femme regardait son séjour à la campagne comme un exil : elle m'en voulait seulement d'y avoir pensé. Enfin pourtant elle céda, et j'allai moi-même la conduire.

La mère Rivoiu nous reçut comme de vieilles connaissances. Jamais femme plus brave n'avait mangé le pain du bon Dieu. Elle comprit tout de suite le caractère de sa nouvelle pensionnaire et me promit de lui donner contentement.

— Nous passons notre vie aux champs, me dit elle, si bien que la maison sera à votre mère ; elle pourra la conduire comme on fait de son âne, par la bride et le licou. Nous avons trop à faire pour chicaner à quelqu'un sa fantaisie : ici chacun aime son repos, ce qui fait qu'on ne touche pas

pas accoutumé. Il connaissait les améliorations tentées dans le pays ; il nommait les propriétaires de chaque champ que nous dépassions et s'intéressait à sa bonne ou à sa mauvaise récolte. J'appris bientôt que lui-même avait quelques arpents de terre qu'il cultivait entre ses voyages, et pour lesquels il profitait de toutes les observations recueillies sur le chemin. Il me racontait l'histoire de son domaine, comme il l'appelait en riant, quand nous fûmes croisés sur la route par un homme pauvrement vêtu, courbé et dont les cheveux grisâtres retombaient en désordre sur un visage bourgeonné. Au moment où il passait près de nous, je m'aperçus qu'il chancelait. Il salua le voiturier avec la chaleur bruyante de l'ivresse, et celui-ci répondit d'un ton de familiarité qui me surprit.

— C'est un de vos amis ? demandai-je quand il fut éloigné.

— Cet homme-là ? répéta-t-il ; c'est mon bienfaiteur et mon maître !

Je le regardai comme si je n'avais pu comprendre.

— Ça vous étonne, reprit le messager en riant : c'est pourtant la vérité. Seulement le malheureux ne s'est jamais douté de la chose. Faut vous dire d'abord que Jean Picou, (c'est comme ça qu'on le nomme), Jean Picou donc est un ancien camarade d'enfance. Nos parents demeuraient porte à porte, et nous avons fait notre première communion la même année. Seulement Picou était déjà, pour lors, un peu folâtre, et, en prenant de l'âge, il a eu bientôt adopté toutes les habitudes des bons vivants. Je ne l'ayais pas beaucoup fréquenté d'abord, mais le hasard finit par nous mettre ouvriers chez le même bourgeois. Le premier jour, au moment de partir pour le travail, voilà que Picou et les autres s'arrêtent au cabaret pour boire le coup d'eau-de-vie du matin. Je restai à la porte sans trop savoir ce que je devais faire : mais ils m'appelèrent tous.

— N'a-t-il pas peur que cela le ruine ! s'écria Picou en se moquant ; deux sous d'économisés ! il croit peut-être que ça le rendra millionnaire !

Les autres se mirent à rire, ce qui me fit honte et j'entrai boire, avec eux. Cependant, arrivé au champ, et tout en m'occupant du labour, je commençai à ruminer ce que Picou avait dit : Le prix de ce petit

économie, tandis que Picou persévérait, de son côté, dans ce qu'il appelle *la vie des bons enfants* ! Vous voyez où cela nous a conduits tous deux : les haillons du pauvre homme, sa vieillesse avant l'âge, le mépris des honnêtes gens et mon aisance, ma santé, ma bonne réputation, tout vient d'une habitude prise ! Sa misère, c'est le petit verre d'eau-de-vie qu'il boit en se levant, comme mes joies sont les deux sous épargnés chaque matin !

Ainsi parla le messager ? Depuis, je me suis bien des fois rappeler l'histoire du petit verre d'eau-de-vie, et je l'ai racontée à bien d'autres comme une leçon.

Cependant, l'absence de ma mère changeait tout pour moi. Maintenant j'étais seul, obligé de manger chez le marchand de vin et de coucher à la chambrée. Ne partageant point les habitudes des autres compagnons, je ne savais que faire de mes dimanches et de mes soirées. Mauricet s'aperçut que je tombais dans la tristesse.

— Prends garde, me dit-il, faut tirer parti de toutes les positions. J'ai passé par là, mon petit, et je sais ce que c'est de bivouaquer ainsi dans le provisoire et d'avoir toujours sous le pouce, comme un déjeuner de passage. Au commencement, ça vous embrouille, ça vous ennuie, on aimerait mieux coucher sur la paille que dans les draps de tout le monde ; mais c'est un apprentissage, vois-tu, il n'y a pas de mal que tu te trouves abandonné à toi-même et obligé de veiller au grain. Avec les mères on n'est jamais sevré ! Quand nous sommes tout petits et que le bon Dieu nous les donne, il nous fait une grâce ; mais quand nous sommes devenus des hommes, et qu'il nous les retire pour un temps, c'est nous rendre service. Si Madeleine n'était point partie, tu n'aurais jamais appris à remettre tes boutons de bretelles.

Je sentais la vérité de ce qu'il disait ; mais je trouvais ce nouvel apprentissage autrement dur que celui auquel j'avais dû me soumettre pour un métier ; je commençais à comprendre qu'il était plus difficile d'être un homme que d'être un ouvrier.

La chambrée où je couchais avait une douzaine de lits occupés par des compagnons appartenant aux différentes parties du bâtiment, tels que maçons, charpentiers, peintres ou serruriers. Parmi eux se trouvait un Auvergnat déjà sur le retour qu'on nommait Marcotte, et qui avait autrefois l'ou-